

À BORD
DU NOTRE-DAME

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : À bord du Notre-Dame / Richard Gougeon

Nom : Gougeon, Richard, 1947- , auteur

Identifiants : Canadiana 20250047977 | ISBN 9782898671234

Classification : LCC PS8613.O85 A63 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

RICHARD GOUGEON

À BORD
DU NOTRE-DAME



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur
chez Les Éditeurs réunis

La famille Pépin, 2024

Les amants du moulin fleuri, 2023

L'auberge des Quatre lieux, 2022

La tisserande, 2021

Le bonheur des autres

1. *Le destin de Mélina*, 2016

2. *Le revenant*, 2017

3. *La ronde des prétendants*, 2018

L'épicerie Sansoucy

1. *Le p'tit bonheur*, 2014

2. *Les châteaux de cartes*, 2015

3. *La maison des soupirs*, 2015

4. *Nouvelle administration*, 2019

Les femmes de Maisonneuve

1. *Jeanne Mance*, 2012

2. *Marguerite Bourgeoys*, 2013

Le roman de Laura Secord

1. *La naissance d'une héroïne*, 2010

2. *À la défense du pays*, 2011

Les plus belles choses ont le pire destin !

*M^{re} Charles-Philippe Choquette,
Histoire de la Ville de Saint-Hyacinthe.*

LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

Maximilien-Aimé Kéroack (1839-1899), libraire et armateur

Malvina Gauthier (1852-1921), fille du notaire André Gauthier

Bérénice, tante de Maximilien, libraire, 63 ans (sœur d'Éléonore)

Éléonore Kéroack, mère de Maximilien, 57 ans

Léon-Solyme Kéroack, père de Maximilien, 59 ans

André Gauthier, père de Malvina, notaire à Saint-Pie, 53 ans

Éloïse Gauthier, mère de Malvina, 51 ans

Professeur Kopernik, savant excentrique, 73 ans

Magloire Cormier, capitaine du *Notre-Dame*, 67 ans

Madame Rabouin, cuisinière du *Notre-Dame*, 54 ans

Ferdinand, commis à la librairie, 17 ans

Euphrasie, voisine des Gauthier, 39 ans

1

C'était un jour du mois d'août 1867, en après-midi. Petite valise au poing, Maximilien-Aimé Kéroack revenait d'une escapade sur la majestueuse rivière Richelieu, la physionomie éminemment rayonnante, comme le soleil qui éclatait dans les vitrines de sa librairie. Il entra dans son commerce, s'immobilisa, contempla les rayons, et prit une grande inspiration. Comme il aimait renifler l'odeur enivrante de ses bouquins !

— Bon voyage, mon neveu ?

— Certes, tantine, je vous raconterai.

Ses lunettes cerclées de métal sur le bout du nez, la vieille Bérénice était à servir une cliente, une régulière dévoreuse de livres qui dépensait le plus clair de son temps à lire ou à fouiner dans les nouveautés. Voyant qu'il cherchait son jeune commis, elle pointa l'arrière-boutique du menton. Il esquissa un sourire complice, salua M^{me} Després et, à pas feutrés, se dirigea au fond du magasin.

— Ah ! C'est vous, monsieur Kéroack ! tressaillit le garçon.

Assis sur le plancher, le dos appuyé sur une boîte fraîchement ouverte, Ferdinand était pris en flagrant délit de lecture. Il se leva avec empressement, bredouilla quelque excuse...

— Alors, c'est ça qui se passe pendant que je suis parti ! ricana sans méchanceté le patron.

Il tourna les talons, songeant au fort penchant de Ferdinand, à son inclination naturelle pour la littérature. Incapables de payer les 90 \$ requis pour une année de pensionnat, même les 16 \$ exigés pour les externes, ses parents avaient retiré le talentueux jeune homme du collège et il avait dégoté son emploi à la librairie pour aider à subvenir aux besoins de la famille. Avant d'aboutir à Saint-Hyacinthe, à l'angle de la rue des Cascades et de l'avenue Sainte-Anne, il avait travaillé dans une fabrique de meubles et on avait congédié le lunatique pour son gaspillage inacceptable et pour ses nombreuses maladroitures.

Maximilien était remonté dans son petit logis, niché sous les combles, au quatrième étage de l'immeuble. Le logement était demeuré une garçonnière, jusqu'à ce que sa tante Bérénice vienne habiter avec lui. Elle ne supportait plus de vivre avec ses sœurs, deux intrigantes qui se liguèrent contre leur aînée. En entrant, il se délesta de sa valise sur le lit, ôta son chapeau haut-de-forme, enleva sa boucle, se débarrassa de son veston et de sa veste, et se mit à défaire son bagage en pensant à sa tantine. Il lui raconterait sa promenade sur le vapeur *Chambly* en partance du village du même nom et ses escales aux ports de Saint-Mathias, Saint-Hilaire, Belœil, Saint-Marc, et son arrêt à Saint-Charles pour une nuit dans la parenté. C'est d'ailleurs lors de sa halte que ses tantes lui rappelèrent ses années d'enfance passées au bord de l'eau, ses heures de flânerie à guetter le mouvement des voiliers et des embarcations de toutes sortes. Après quelques voyages sur les eaux et les multiples renseignements obtenus, il était maintenant persuadé qu'un bateau destiné au transport de passagers – habitants ou touristes –, de marchandises et de la poste rendrait service à la population et contribuerait au développement économique de la région. Le moment venu, il s'adjoindrait les services d'un personnel fiable et compétent.

La librairie verrouillée, Bérénice était grimpée au faîte de la bâtisse, le tiroir-caisse sous le bras. Comme de fait, elle ne s'était pas aussitôt débarrassée de ce qui l'appesantissait que son neveu débitait avec enthousiasme sa troisième expérience sur le bateau.

Elle l'avait écouté s'exprimer sur le sujet qui le passionnait depuis quelque temps, mais, par simple gentillesse, elle s'informa de ses sœurs, rencontrées lors de son court périple :

— Comment vont-elles ?

— Elles ne s'ennuient pas de vous, ma tante, s'amusa-t-il.

Bérénice ne regrettait pas son départ de Saint-Charles et se plaisait à Saint-Hyacinthe avec son neveu. Certains, qui ignoraient leur lien de parenté, ne se gênaient pas pour déblatérer sur le couple curieusement assorti, de l'élégant jeune homme qui ne faisait pas la moitié de l'âge d'une vieille sexagénaire à la peau fripée.

— Ah ! s'exclama-t-elle.

Elle déposa le courrier sous les yeux de son neveu : des lettres de paroisses avoisinantes ! Il le dépouilla promptement. Saint-Pie et Saint-Césaire se montraient intéressées par l'entreprise d'un bateau à vapeur et prêtes à le soutenir par leurs contributions. Il jubilait.

On toqua au chambranle du logis. En bras de chemise, Maximilien se rendit à la porte.

— Professeur Kopernik !

Le vieillard à barbiche pointue et moustaches blanches – qu'on surnommait affectueusement du nom de l'illustre astronome polonais – habitait seul dans une chambre mansardée de l'immeuble. On le voyait peu. Absorbé par ses recherches, il ne descendait dans la rue que pour ses nécessités et quittait parfois l'étage pour assister aux rencontres mensuelles qui se tenaient à la librairie. Passionné d'astronomie, il avait obtenu la permission du propriétaire d'installer ses instruments d'observation sur le toit auquel il accédait par un escalier étroit.

— La période des Perséides est commencée, mes amis ; ce soir, ce sera un bon moment pour observer les étoiles filantes, clama-t-il de sa voix éraillée.

— Une autre fois, professeur, répondit le libraire. Je reviens de voyage. Nous, on se reverra demain au cercle littéraire. J'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer. Quant à ma tante...

Elle hochait négativement la tête.

— Dommage ! se désola le savant, au seuil du logement.

La porte refermée...

— Vieux fou ! commenta Bérénice. Il a l'œil sur moi. As-tu remarqué comment il me reluquait ? Je préfère qu'il continue à scruter la Voie lactée...

Elle s'affaira à la préparation du souper. La soirée serait tranquille, et elle était assurée que son neveu, qui avait prétexté une fatigue devant le scientifique, se retrancherait dans un rêve qui le mènerait bien au-delà de la voûte céleste.

* * *

Le lendemain, un samedi, Maximilien regagna son commerce. D'ailleurs, il partageait le rez-de-chaussée avec le Français M. Moisan, artiste peintre, vendeur de toiles et de matériel d'artiste, qui exposait ses œuvres dans ses vitrines de part et d'autre de l'entrée, presque une réplique de la devanture de sa librairie. En ce temps de l'année, les portes voisines demeuraient ouvertes, une invitation à s'immerger dans un bouillon de culture. Comme à l'accoutumée, il avait hâte à la rencontre mensuelle qui réunissait quelques camarades. Mais cette fois, il pressentait que la discussion dévierait des propos littéraires habituels et porterait sur son projet d'armateur.

Ce matin, Ferdinand s'était remis au classement des livres reçus la veille. De temps à autre, il sortait de l'arrière-boutique et paraissait sur le plancher pour insérer deux ou trois exemplaires d'un ouvrage sur une tablette. Bérénice était dans les rayons avec une mère et son enfant, à qui elle désirait transmettre le goût de la

lecture avant son entrée à l'école. Le dos tourné, son neveu était derrière le comptoir quand une voix retentit faiblement dans l'atmosphère étouffée du commerce.

— Salut, vieille branche ! entendit-on.

Maximilien s'était retourné. Il reconnaissait Baribeau, de noir vêtu, un condisciple du collège qu'il avait souhaité ne jamais recroiser.

— Je m'étais promis qu'un bon jour je viendrais te saluer, commença l'arrivant, et comme je passais dans les parages... Moi aussi, je suis en affaires, tu sais, plastronna-t-il, bombant le torse.

Il se vanta d'être devenu marchand de vins importés d'Espagne, de liqueurs en provenance de la Jamaïque, et de cognacs pour prévenir contre les maladies contagieuses, comme le choléra qui avait sévi en 1832 et ressurgi deux ans plus tard. Aussi était-il devenu agent d'assurance-vie, contre le feu et autres catastrophes.

— Comme ça, tu es libraire ! C'est surprenant, pour un cancre renvoyé du collège !

— J'admets qu'à cette époque j'étais paresseux, mais ce serait une injure que de me traiter d'illettré. Mon père est instituteur et m'a toujours encouragé à la lecture. Puis, ce n'est pas en m'insultant que tu vas me vendre une assurance-vie contre les incendies et autres calamités. D'ailleurs, j'ai tout ce qu'il me faut en la matière.

La repartie sèchement administrée assomma Baribeau, qui retraversa le seuil. Reprenant contenance, Maximilien repensa à sa soirée. Du reste, la bonne humeur était de mise pour accueillir la clientèle. Deux religieuses firent leur apparition. Il les reçut avec le sourire. Sur les entrefaites, un personnage étrange, bizarrement accoutré d'un habit sombre, entra. Lucien Mochon avait l'air très nerveux. Quand il aperçut les deux robes noires, il pivota sur ses talons et entreprit de ressortir.

— Un instant, monsieur ! l'interpella Maximilien.

Il confia les nonnes à Ferdinand et s'approcha de l'individu.

— Je peux sans doute vous aider, monsieur, offrit-il.

Le client avait chuchoté quelques mots à l'oreille du libraire, qui l'entraîna dans la réserve d'où venait d'émerger le commis.

— C'est *L'Enfer*, badina Kéroack. C'est ici que je conserve mes livres à l'index. Vous êtes à la recherche d'un titre en particulier ?

Le trentenaire se rappelait ses études au Petit Séminaire de Québec et le prêtre qui lui permettait de puiser, dans sa bibliothèque personnelle, des ouvrages censurés qu'il prêtait aux boulimiques comme lui. Sourire coquin aux commissures des lèvres, le libraire tira *Contes et nouvelles* de Jean de La Fontaine et *Tanzai et Néadarné*, de Crébillon.

— Malheureusement, je ne possède que le premier des deux volumes de cet auteur.

— Est-ce possible de se procurer le deuxième ? s'enquit le client.

Les traits jouissifs, il étira le cou dans la librairie. Les deux nonnes étaient à feuilleter un livre saint et bloquaient l'accès au comptoir pour payer. Maximilien lui recommanda de poursuivre son bouquinage en attendant le départ des religieuses. Car il y avait de quoi se gaver d'interdits ! Dès que le champ serait libre, Mochon pourrait payer son achat et il repasserait pour prendre possession de sa commande.

* * *

Retenue après l'heure de fermeture par une dame qui n'avait rien acheté, Bérénice s'était empressée de monter au logis. Serviette de table nouée à la gorge, son neveu était à déguster son repas.

— J'aurais souhaité te cuisiner un bon petit plat, mais M^{me} Gariépy collait au magasin, se désola-t-elle, essoufflée.

— Ne vous en faites pas, ma tante, j'ai amplement de quoi satisfaire ma faim avec de bons restes.

Elle comprenait qu'il ne pouvait pas attendre qu'elle mitonne un mets élaboré à cause de sa réunion, une rencontre qui prendrait une tournure particulière et à laquelle il accordait une grande importance. Tout en mangeant, comme pour s'exercer à sa présentation de la soirée, il l'entretenait de son projet, lui remâchant les nombreuses informations qu'il possédait. Il conserverait assurément sa librairie, d'autant plus que son vapeur ne naviguerait qu'en saison. Mais elle entrevoyait le remplacer au magasin lors de ses déplacements. Pour l'heure, elle ne lui posait aucune objection, laissant à ses camarades du cercle littéraire le soin de formuler leurs critiques. Et avec sa confiance inaltérable, il saurait les convaincre du bien-fondé de son ambitieux dessein.

Le souper terminé, c'est avec une hâte fébrile que Maximilien redescendit à sa librairie. Il disposa quelques chaises paillées – rangées dans l'arrière-boutique – autour d'une table sur le plancher du magasin. Cette fois, il avait choisi de ne pas mettre à la vue les cendriers, une invitation à s'abstenir de griller des cigarettes ou à fumer la pipe. Il avait trop souvent toléré cette pratique déplaisante. Car il préférait l'odeur des livres à celle du tabac grillé et détestait qu'on enfume son local avec les risques qu'il soit consumé par le feu. L'air satisfait, les lieux respirant un certain décorum, il ajusta sa tenue et s'en fut déverrouiller son commerce.

En peu de temps, la petite société d'intellectuels – des notables, pour la plupart – était réunie dans la place. Il ne manquait que le professeur Kopernik. Honoré Mercier, Pierre Bachand, Louis Delorme, Louis Taché, Adolphe Chicoine et quelques autres s'engouffrèrent avec un ouvrage dans la librairie ouverte. Un bruit confus s'éleva. Rapidement, des sous-groupes se formèrent. Afin de se donner contenance, Delorme posa son bouquin sur le meuble, s'alluma une cigarette et chercha un endroit pour déposer son allumette. Il se tourna vers l'hôte qui le gronda des yeux.

— Si l'envie vous démange, c'est toujours possible de sortir, proféra Maximilien à voix haute.

Sous le regard des participants, insulté et incapable de supporter la remarque, l'interlocuteur franchit le seuil. L'hôte les invita à s'asseoir.

— Je m'étonne que le professeur Kopernik soit absent, observa le président Mercier. C'est pourtant lui-même qui a suggéré d'aborder le thème de la science, un sujet qui le passionne, plutôt que de toujours parler de Confédération et de politique...

— Il est encore perdu, celui-là, s'amusa Chicoine.

Le président rappela que, cette année, le but de leurs réunions consistait en des discussions sur des sujets scientifiques et exhorta chacun à éviter les digressions, les apartés et les parenthèses inutiles afin de ne pas prolonger indûment la rencontre. Il précisa que chacun devait présenter un compte rendu et donner son opinion sur le livre *De la Terre à la Lune*, un roman d'anticipation de Jules Verne. Puis il pria les membres de commenter l'ouvrage.

— Mes amis, intervint Kéroack, je profite de l'occasion pour vous donner des nouvelles de mon projet. Vous savez tous que, depuis quelque temps, j'ai effectué maintes démarches...

Adossé au chambranle du magasin, Delorme éteignit sa cigarette avec la pointe de son soulier et entra :

— Vous n'allez pas nous entretenir de votre utopie de bateau à vapeur ? s'indigna-t-il sur un ton dubitatif.

— Permettez-moi de vous dévoiler où j'en suis, objecta Kéroack, cherchant une approbation.

En tant que président du cercle, Honoré Mercier autorisa l'exposé de la situation.

Le promoteur brossa un historique des faits. Deux tentatives infructueuses avaient été faites. La première avec un modeste *steamer* appelé *Le Tranquille*, qui barbotait sur l'eau. D'une lenteur abominable, il avait découragé les voyageurs ; il avait peu navigué et il finit ses jours à Saint-Césaire, dans son port d'attache. La

seconde, *Le Gaudette* lancé en grande pompe, avait connu le même triste sort après que des malchances se furent acharnées sur ce dernier ; il s'était finalement immobilisé dans le même cimetière naval après quelques saisons de navigation.

L'étalage de catastrophes avait soulevé le doute chez les participants. Maximilien, cependant, avait confiance que cette fois serait la bonne. D'abord, la science avait perfectionné les techniques de fabrication : des bâtiments à vapeur traversaient l'Atlantique, des compagnies possédaient une flotte de *steamers* circulant sur le Saint-Laurent et le Richelieu. Pourquoi n'y en aurait-il pas sur la Yamaska, de Saint-Hyacinthe à Saint-Césaire, pour le transport des habitants, des touristes, des marchandises et de la poste ?

Jusque-là, la présentation de Kéroack souleva un certain enthousiasme, mais l'incontournable question monétaire fit surface. Bien sûr, il avait étudié le sujet ! Il engagerait ses économies et des souscriptions publiques seraient sollicitées. À cet effet, les villages de Saint-Pie et de Saint-Césaire étaient prêts à favoriser l'entreprise et à le soutenir financièrement. Il attendait la réponse venant d'autres paroisses. Et pour ce qui était de Saint-Hyacinthe, c'était une formalité : la ville n'aurait d'autre choix que d'emboîter le pas à ses voisines.

Une rumeur, mêlée de pour et de contre, émana de l'assemblée. Pour Pierre Bachand, l'argent ne semblait pas être un obstacle au projet. Le territoire environnant avait avantage à s'embarquer. Il formula une proposition de nature à soutenir le promoteur :

— Comme vous le savez tous, j'ai mes entrées au séminaire. Éventuellement, si cela s'avère nécessaire, je pourrais demander à la direction qu'elle concède le droit de quai sur sa propriété d'en haut.

Puis on aborda la construction du *steamer*, de l'embauche du personnel, des salaires à payer, des dépenses engagées pour

le fonctionnement et l'entretien. À tous ces points discutés, Maximilien avait réponse. Mais il restait beaucoup de travail à faire, d'autres démarches à effectuer.

— En tout cas, moi je n'adhère pas à ce projet-là, conclut Delorme. Il est trop ambitieux, à l'image de notre ami Kéroack !

Le président Mercier décréta la levée de l'assemblée. Sur les entrefaites, le professeur Kopernik s'amena, s'excusant pour son léger retard. En vue de sa nuit d'observation des Perséides, il s'était assoupi dans une courte sieste. Il avait manqué la réunion, soit, mais il invitait tout de même ses amis à le retrouver à la belle étoile sur le toit.

* * *

C'était un vendredi matin. L'année scolaire approchait. Comme à l'accoutumée avant le début des classes, Léon-Solyme Kéroack aboutissait en calèche à la librairie de son fils afin de prendre possession de sa commande de livres pour ses élèves de l'École Modèle qu'il dirigeait, à l'angle de l'avenue Mondor et de la rue Sainte-Marguerite. Connaissant les délais de livraison, le prévoyant instituteur s'était présenté quelques semaines plus tôt avec une liste exhaustive de manuels. Et aujourd'hui, chapeau rond sur la tête, le Breton d'origine se présentait avec une bouteille de vin qu'il déposa sous les yeux de sa belle-sœur en arrivant. Un brin énervée, Bérénice alla mettre la bouteille de blanc au frais et se précipita au marché pour acheter quelque victuaille. Son beau-frère étant un fin gastronome, elle choisirait dans les fromages de brebis ou au lait cru. Pour ce qui est du reste, le visiteur devrait se contenter de sa cuisine ordinaire. Puis elle regagna le logis.

Pendant ce temps, au magasin...

Après un échange de nouvelles avec Maximilien, le pédagogue s'employait à fureter dans les rayons et finissait toujours par dénicher des œuvres canadiennes-françaises pour enrichir sa culture. Au besoin, il s'adressait au jeune Ferdinand afin de mettre à l'épreuve ses connaissances acquises au collège et de vanter son

institution pour la qualité exceptionnelle de son personnel enseignant. Ensuite, il monterait sous les combles pour le dîner, un rituel immuable qu'il chérissait tout particulièrement.

— Je n'ai jamais lu *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville. Quand on pense que c'est un de nos compatriotes, un avocat au barreau de Saint-Hyacinthe, c'est une honte ! confessa le père.

— J'en ai quelques exemplaires, répondit son fils. À mon avis, on gagnerait à connaître l'auteur, vous savez. C'est son premier roman, publié l'an passé ; il est excellent ! Dommage que les lecteurs ne s'intéressent pas à notre histoire ! Quand nous étions jeunes à la maison, vous nous avez beaucoup parlé de la Belgique et des événements qui se sont déroulés dans notre village à Saint-Charles et sur les rives du Richelieu en 1837. L'auteur a plein de choses à raconter. C'est un de nos patriotes qui s'est exilé à La Nouvelle-Orléans. Maintenant, vous allez devoir m'excuser...

Une cliente richement habillée de rose, affublée d'une ombrelle, s'amena. La femme empâtée était bloquée au seuil en essayant de fermer son petit parasol.

— Est-ce que je peux vous aider, madame ? suggéra aimablement Maximilien.

— Non ! répondit-elle sèchement. D'ailleurs, est-ce à ce monsieur la calèche devant l'immeuble ? s'enquit-elle en pointant M. Kéroack. Ce n'est pas très accueillant de garer sa voiture devant le commerce.

Elle arborait un air hautain qui glaça le libraire. Son père, bombant le torse, s'empressa vers la dame. Il ôta son chapeau.

— Permettez-moi de vous aider, proposa-t-il avec un sourire.

Un sac à main au pli du coude, elle se débattait avec son ombrelle de soie blanche ornée de dentelle, coincée dans l'encadrement. D'un coup sec, elle la dégagea et, la démarche altière, fonça vers le comptoir avec son trognon.

— J'aimerais parler à M^{lle} Bérénice et à personne d'autre ! Elle m'a très mal conseillée.

Maximilien lui signifia que cela était impossible, que son employée était temporairement absente, et il lui recommandait de repasser plus tard, en après-midi.

Vexée, elle disparut du commerce en maugréant. Dans un recoin, des femmes déblatéraient sur cette dame, l'épouse d'un notable de la place, une pimbêche qui ne gardait pas ses domestiques. Du reste, on se demandait ce qu'elle faisait en ville avant la fin de l'été qu'elle passait à sa maison de campagne, plus belle, paraît-il, que sa résidence de Saint-Hyacinthe. Elle avait un garçon qui étudiait au collège et qui se destinait à embrasser la profession de son mari. Il était sa fierté ! Aussi répandait-on qu'elle avait des racines campagnardes, une parvenue que le notaire avait dénichée lors d'une lecture testamentaire à la suite d'un parent défunt.

Bien sûr, Maximilien aimait qu'on fréquente sa librairie. Cependant, les colporteuses de potins abondaient et ne se gênaient pas pour occuper le plancher. C'était justement parmi celles-là que se trouvait celle qui assurait ses camarades que l'employée appelée Bérénice habitait avec son jeune amant, qu'elle entretenait depuis quelques mois.

M. Kéroack poussa un grognement rauque, consulta sa montre de gousset. Son fils s'en aperçut.

— Nous allons dîner, père, dit-il.

Le temps d'en aviser Ferdinand, Maximilien pria son paternel de le devancer. Bientôt, les deux hommes gravissaient les escaliers. Le souffle court et les entrailles affamées, aspiré par les arômes qui s'exhalaient aux portes des locataires, le quinquagénaire bedonnant parvint aux combles de l'immeuble.

Le tablier noué à la taille, Bérénice attendait sur le pas du logis. Le couvert était dressé. M. Kéroack se laissa choir sur une chaise et déplia sa serviette dont il enfila une pointe derrière son col blanc

amidonné. Ensuite, comme un cérémonial, avec le plat de la main, il l'écala sur son ventre rebondi. Car l'instituteur prétendait avoir de la classe et enseigner les bonnes manières à ses élèves, comme il l'avait fait auparavant pour ses enfants. Mais son appétit parfois le dominait à en oublier l'étiquette.

— D'abord, l'apéritif ! affirma-t-il.

Maximilien ouvrit la bouteille de blanc, en versa dans les verres. Puis il ajouta de la liqueur de cassis.

Les verres de kir s'étaient entrechoqués à la santé de l'année scolaire ; mais, sachant que le sujet était incontournable, Bérénice ne désirait pas passer sous silence l'intention qui animait son neveu.

— À la santé de son entreprise ! proposa-t-elle.

— Où en es-tu, fils ? se réjouit le père. La dernière fois que tu nous en as parlé, à ta mère et moi, ça remonte au mois de juin lorsque tu nous as rendu visite.

Avec un enthousiasme débordant, le promoteur récapitula les principaux faits relatifs à ses démarches et mentionna quelle serait la prochaine étape à franchir.

— Je me rendrai bientôt à Sorel, à la Maison Beauchemin et Fils, pour discuter de mon projet, expliqua-t-il. Aussi, j'ai plein d'autres gens à convaincre, pas seulement mes amis des rencontres littéraires...

Le directeur d'école et instituteur admirait le dynamisme délirant de son fils qui se manifestait dans un domaine tout autre que le sien, mais qui s'apparentait à la même fibre entrepreneuriale. Le *steamer* serait puissant et pourrait transporter cent cinquante personnes pour le rentabiliser. Si tout se produisait comme prévu, la mise en chantier débiterait au printemps et il prévoyait sa mise en service quelque part au cours de l'année 1869. Une chose, cependant, attédisait son élan de ferveur : les capitaux ! À cet effet, Maximilien rétorqua qu'il avait songé à une contribution de la ville et des paroisses environnantes souhaitant être desservies

par le bateau à vapeur. Aussi, au cours des prochaines semaines, il envisageait de rencontrer les maires des alentours, notamment ceux de Saint-Pie, Saint-Damase et Saint-Césaire.

Captivé, Kéroack avait suivi avec un intérêt croissant les explications. Maintenant tenaillé par une faim grandissante, il s'adressa à la cuisinière :

— Dorénavant, vous allez être indispensable à la librairie...

— Je le suis déjà ! précisa-t-elle en badinant. Et puis, il y a Ferdinand.

L'instituteur avait ricané, et ses prunelles dardaient à présent le réchaud du poêle où il devinait la présence de crêpes savoureuses qu'il engouffrerait dans son estomac gourmand. Bérénice avait perçu le regard de convoitise de l'homme qui lui dictait le moment de les servir. Elle en apporta un monticule dans une assiette chaude. Dès la première bouchée...

— Mes compliments ! chère Bérénice, apprécia-t-il. Votre sœur Éléonore n'en fait pas d'aussi délicieuses.

Maximilien n'aimait pas la comparaison de sa mère avec sa tante. C'était chez l'invité une manière de complimenter celle qui lui donnait à manger, peu importe le talent de la cuisinière. On passa aux fromages.

Le repas terminé, M. Kéroack voulut faire une sieste. La panse pleine, il s'allongea sur le canapé à volutes et piqua un petit roupillon. Vers les deux heures, il se réveilla en sursaut, constata qu'il s'était assoupi et qu'il était seul au logis. Il descendit au magasin.

Dans le feu du combat, l'impressionnable adolescent Ferdinand s'était retranché dans l'arrière-boutique, et son fils tentait d'apaiser Bérénice aux prises avec une plaignarde. Kéroack reconnut celle qui s'était pointée le matin avec son ombrelle. Elle brandissait *Les paradis artificiels*, un livre de Charles Baudelaire, poète français qui s'était commis avec un essai :

— Cet auteur est un dépravé, un pervers, un débauché, vous auriez pu m'en prévenir, ragea-t-elle.

— Je gage que vous l'avez lu au complet, en cachette de votre mari, et que vous aviez peur qu'il le découvre, riposta l'employée. Et puis, je ne vous ai pas vendu *Les Fleurs du mal*, vous en auriez été doublement scandalisée...

Jusqu'à un certain point et sous un certain angle, Maximilien s'identifiait à l'étudiant renvoyé du collège, mais la ressemblance avec l'écrivain s'arrêtait là : contrairement au libertin aux mœurs dissolues, il ne dépensait pas pour de futils plaisirs. Surtout avec le sérieux projet qui l'animait.

— Je peux vous rembourser, la coupa Maximilien. Qu'en dites-vous ?

Mais la cliente n'entendait rien. Elle continuait d'argumenter. M. Kéroack, demeuré en retrait, observait la scène, tournée en altercation, comme il en avait rarement vu entre les élèves dans la cour de son institution. Il crut de son devoir d'intervenir.

— Je peux vous reconduire à la maison, proposa-t-il à la dame.

— Vous, fichez-moi la paix ! se fâcha-t-elle.

Au milieu de sa repartie, elle avait lancé avec désinvolture le livre sur le plancher et se dirigeait en trombe vers l'extérieur du commerce. Consterné, le libraire ramassa l'œuvre, la feuilleta. Il remarqua que la lectrice avait annoté le texte et souligné des passages croustillants.

— Quelle effronterie ! commenta-t-il. Elle a griffonné dans les pages...

— Ça m'apprendra ! s'accusa Bérénice.

La pauvre admettait qu'elle avait mal conseillé la cliente, qu'elle aurait dû lire l'œuvre de Baudelaire avant de la recommander ; elle s'en souviendrait !

Maximilien découvrait la combativité de sa tante qui démontrait sa capacité à défendre ses intérêts. Repoussé par l'épouse du notable, froissé dans son orgueil, son père demanda que les boîtes de manuels soient chargées dans sa calèche. Il remercia ses hôtes et prit congé.